

Gilles Dupont, l'homme qui connaît la saveur d'une Bavaisienne bue au sommet du Mont-blanc

Bavaisien désormais domicilié à Roncq, près de Lille, Gilles Dupont a réalisé deux exploits, fin juin : escalader le Mont-blanc et y boire, une fois parvenu au sommet, un verre de Bavaisienne. Pour ses 50 ans, cet éducateur sportif voulait réaliser quelque chose « hors du commun ». C'est gagné...

PAR VINCENT TRIPIANA
vtriplana@lavoixdunord.fr

« Je n'avais pas prévu de faire le Mont-blanc. » De la moto et des activités sportives, Gilles Dupont en fait, mais de l'escalade, c'était encore inédit, pour lui. Il voulait néanmoins « un événement hors du commun » pour ses cinquante ans. C'est son ami François, qui a déjà effectué cette montée, qui lui a soufflé l'idée. La décision est prise en novembre 2011.

Il a fallu se préparer. « Et préparer l'escalade dans le Nord, c'est pas top. Surtout, il y a le problème de l'altitude. On peut être marathonnien et ne pas supporter l'ascension. » Gilles en a fait l'expérience, ne trouvant plus son souffle à plusieurs reprises lors des deux journées d'ascension et de descente. Malgré les sept mois d'entraînement, la documentation, la lecture d'expériences et de conseils... Gilles a pris la précaution d'acheter ses chaussures de haute montagne



À gauche, notre Bavaisien savourant sa bière à 4 810 mètres d'altitude : ça c'est de la terrasse !

six mois avant et de les porter régulièrement. Autres obligations : vêtements de ski, blouson étanche, un sac à dos n'excédant pas dix kilos. Une anecdote fait bien comprendre les difficultés d'une pareille escalade : Gilles est arrivé avec son groupe en train à la station du Mont Lachat. D'ordinaire, c'est au refuge du Nid d'aigle que le train s'arrête. Pas grave, se dit-on, il n'y a que quatre cents mètres de dénivelé entre les deux stations. Une ba-

« Préparer une escalade dans le Nord, c'est pas top. »

lade ! « Il nous a fallu une heure et demie »...

L'aventure aura commencé le 20 juin à 8 h 10 pour se terminer le 21 à 17 heures. Entre-temps il y



eu du vertige, des vents soufflant à plus de 60 km/h, un orage qu'il fallait à tout prix devancer, des maux de tête liés à l'altitude... Gilles et son ami ont beaucoup filmé. Autant qu'ils ont pu, du moins. « Même fatigués, on s'étaient dit qu'il fallait filmer. François, la première fois qu'il a fait l'ascension du Mont-blanc, il n'est revenu qu'avec deux photos... » Le reste du temps, les deux hommes suivaient leur guide et res-

taient avec leur solitude : « Je fixais les crampons du guide. Il faisait un pas, je faisais un pas. Et je pensais à ma respiration. Quand on s'est retrouvé sur l'arête, juste avant le sommet, je ne regardais plus que les pieds du guide. Et uniquement ça. » Le 21 juin, à 8 h 31, les voilà tous sur le toit de l'Europe. « C'est indescriptible. Pour la première fois, je pouvais regarder le Pic du Midi sans lever la tête ! J'ai dû baisser les yeux pour le voir ! »

Vingt minutes sur le toit de l'Europe

Ils sont restés vingt minutes là-haut. À admirer le paysage, à prendre des photos, filmer encore. Puis Gilles a ouvert son sac et en a sorti la Bavaisienne. Il avait peur que la pression de la bouteille fasse un effet bœuf à une telle altitude où, justement, on manque de pression... Rien de tout cela ne s'est passé : la mousse était onctueuse, la bière bien fraîche, la surface des verres gelant instantanément. Là où Gilles a été le plus fort, c'est qu'il avait aussi pensé à prendre un verre à Bavaisienne : « Pas question de boire cette bière dans un gobelet ! » Et pourquoi une Bavaisienne plutôt que du champagne ? « Parce que je suis du coin ! Du champagne c'est tellement commun ! Alors qu'une Bavaisienne ! Et puis je connais bien le fils Thellier, Michel. » Qui sait désormais que quelques gouttes de sa bière ont coulé au sommet du Mont-blanc. ■